Histoire littéraire.

E. Bignone, *Storia della letteratura latina*, t. I, 2e éd., 595 pages ; t. II, 467 pages : Firenze, Sansoni, 1946, 650 Lires.

Rendant compte ici même en 1939 (t. XVII, p. 398) de la *Littérature latine* de A. Rostagni, je notais qu'elle venait en surnombre, si l'on peut dire, après celles de A. Terzaghi, Cocchia, Amatucci, Marchesi, Ussani, Giussani... Or, voici encore une Littérature latine en italien ! Et il faut croire que le besoin s'en faisait sentir, car le premier volume, présenté ici en seconde édition, a été enlevé dans l'espace d'une année.

Ce premier volume a pour titre : *Originalità e formazione dello spirito romano. L'epica e il teatro dell'età della repubblica.* Le second s'intitule : *La prosa romana sino all' età di Cesare. Lucilio, Lucrezio, Catullo.* Un troisième volume suivra, consacré à la littérature augustéenne ; un quatrième et dernier comprendra la littérature postérieure à Auguste.

Il s'agit là d'une œuvre qu'on peut qualifier éminemment de « personnelle » : l'auteur la considère comme le couronnement de sa carrière et l'aboutissement des recherches et méditations d'une vie entière. Aussi le livre ne se présente-t-il pas comme une somme ni comme un ouvrage de référence ; c'est une œuvre élaborée, digérée peut-on dire ; c'est une explication et, à certains égards, une magnification de la littérature latine. M. Bignone a repensé tous les aspects de cette littérature, langue et contenu, et il nous fait part de la vision qu'il estime devoir en retenir. En un sens, œuvre d'humaniste, qui « considère la littérature comme l'expression de la beauté et des conquêtes spirituelles de la culture humaine ». Ce propos conduit l'auteur à vivifier l'image des auteurs qu'il étudie par de nombreuses traductions, mais à nous priver par là même des textes originaux, sauf dans la partie de chaque chapitre qui est consacrée à la langue.

Deux volumes — et bientôt quatre — d'appréciation littéraire, on jugera peut-être que c'est à la longue quelque peu monotone. Il est vrai que l'auteur met une certaine complaisance à s'exprimer, surtout quand il juge qu'une œuvre, qu'un auteur ont été desservis par les ouvrages antérieurs ; ainsi le seul Térence bénéficie de plus de cent pages, alors que Plaute se contente de soixante. Il n'en faudrait pas conclure que M. Bignone s'abandonne à sa facilité et se laisse entraîner par l'amour de son sujet ; il n'y a rien dans ces chapitres d'agréable lecture qui ne soit étayé par des faits et des textes ; seulement l'appareil scientifique n'apparaît pas ; qui voudra en prendre connaissance n'aura qu'à se reporter à l'abondante bibliographie systématique qui remplit plus de vingt-cinq pages à la fin de chaque volume.

Un mérite de cet ouvrage, qui a pourtant pour but essentiel de dégager l'esprit de la littérature, est de faire sa place à l'étude de la langue. Une part importante de chaque chapitre est consacrée à un commentaire linguistique, philologique, stylistique. Dirai-je que c'est la partie de l'œuvre qui m'a le plus directement intéressé, non peut-être sans me laisser quelques scrupules.

D'abord, les jugements sont à mon avis un peu trop uniformément louangeurs ; les remarques tendent à faire apparaître l'intérêt, la beauté, ou du moins les mérites originaux de la forme. Pourquoi ne pas signaler, avec la même complaisance, les faiblesses, les erreurs, les banalités, les artifices? Pourquoi ne pas donner aux défauts leurs noms?

Ensuite, je ne me défends pas de l'impression que certaines remarques sont hâtives et susceptibles d'être mises en suspicion. L'exemple de Caton me suffira : peut-on (p. 38) rapprocher l'emploi qu'il fait de l'adjectif *cuius* de celui qu'en fera Virgile deux siècles plus tard? La forme *plostrum* (p. 40) dans *Orig.* fr. 39 P. est-elle si sûrement attestée qu'on puisse en tirer parti comme du *Clodius* cicéronien? Les formes *mihipte*, *peragier* (p. 40) sont-elles des archaïsmes au temps de Caton? Peut-on dire que l'allitération et l'homéotéleute (p. 41) sont des procédés archaïques? Peut-on tirer parti pour juger le style de Caton (p. 41) des formules de prière qu'il insère dans son ouvrage? D'une façon plus générale, est-il possible d'englober dans un même jugement (p. 42) tout ce qui est relatif au style de Caton, alors que son œuvre fait apparaître au moins trois manières fort distinctes : la forme « alittéraire » du *De agricultura*, le style narratif des *Origines*, l'éloquence verbeuse, artificielle, prétentieuse des *Discours*?

Ferai-je un sondage du même ordre dans le long chapitre relatif à Térence? J'aurais scrupule à prendre comme témoignage de la pureté de la langue de Térence l'expression « pura oratio », qui dans le prologue de l'*Heauton.* signifie « simple dialogue ». Est-il juste de dire (p. 500) que ce qui caractérise le style antique des Romains c'est l' « ubertas »? Je serais tenté de dire plutôt avec Cicéron que c'est l' « exilitas ». Pourquoi ne pas dire franchement (p. 504) que le style des prologues, térentiens ou non, est un amas d'amphigouris et un modèle de mauvais goût? Pourquoi ne pas reconnaître qu'il y a chez Térence, à côté d'une facilité agréable et d'une élégance native, maintes gaucheries, obscurités, platitudes, bien excusables au reste chez un si jeune auteur? Sur un autre plan, est-il juste de juger Térence, comme Plaute lui-même, sans se référer constamment à ses modèles, et sans se demander ce qu'il y a de « Terenzisches in Terenz »?

Que M. Bignone me pardonne ces réserves. Ce serait une tâche surhumaine que de maîtriser à la fois le domaine littéraire et le domaine phi-

lologique. Sans compter qu'avec cela M. Bignone est autant et plus helléniste que latiniste. C'est déjà beaucoup qu'il ait eu le propos louable de faire servir le commentaire philologique à l'appréciation littéraire, devoir qu'oublient trop communément les historiens de la littérature.

— En attendant que soit achevée sa grande *Storia della letteratura latina*, dont le deuxième volume est annoncé ci-dessus, M. Bignone a décidé de publier sous le titre *Libro della letteratura latina* un ouvrage plus modeste, et peut-être plus directement utile aux étudiants, dont trois volumes ont déjà paru (Firenze, Le Monnier) : I : *La letteratura dell'età della repubblica*, 4e éd., 1947, 180 pages, 160 lires ; II : *La letteratura dell'età imperiale sino a tutta l'età di Traiano*, 2e éd., 1946, 258 pages, 180 lires ; III : *La letteratura dell'età imperiale da Adriano alla fine dell'età classica*, 2e éd., 1946, 140 pages, 100 lires.

L'ouvrage se caractérise essentiellement par le souci d'expliquer et d'illustrer ; nombre de chapitres ont un titre « parlant » : Influence du réalisme dans l'art et la littérature ; valeur donnée à la personnalité... Le cercle des Scipions créateur d'idéal... Lucrèce et la crise spirituelle de son temps... Properce poète romantique... La crise de la littérature et de la culture sous Adrien et les Antonins... Enfin, nombre de textes bien choisis, et traduits par l'auteur avec amour, font de ce livre un objet de lecture agréable autant qu'un instrument de travail.

J. Marouzeau.

G. Funaioli, *Studi di letteratura antica. Spiriti e forme, figure e problemi delle letterature classiche* : Bologna, Zanichelli, 1946, t. I, x & 385 pages, 400 Lires.

Et voici encore une contribution italienne à la littérature latine. Non plus manuel à vrai dire, mais recueil d'articles publiés par l'auteur au cours d'une longue carrière, et qui expriment avec chaleur sa pensée de philologue et d'humaniste. Œuvre aussi d'un Italien qui se plaît à trouver dans l'évocation de son ascendance latine un soulagement aux maux actuels de sa patrie, et qui jusque dans la bibliographie cherche un réconfort, en constatant la place qu'a conquise l'Italie dans la science de l'antiquité au cours du dernier demi-siècle écoulé. Les articles qui intéressent le latin sont les suivants :

Le letteratura latina nella cultura antica.
Disegno storico della letteratura romana.
Elegia antica.
Poesia giambica antica.
Prosa antica.

L'epistola in Grecia e in Roma.
La retorica antica in Grecia e in Roma.
Lineamenti d'una storia della filologia attraverso i secoli.

Un second volume est annoncé par l'auteur. Un des intérêts de l'ouvrage est qu'il émane d'un savant qui est en même temps philologue et historien de la littérature, et helléniste en même temps que latiniste. Il en résulte que les problèmes sont posés dans leur généralité, avec une vue étendue des données diverses qu'ils comportent. Il va de soi aussi que chacun d'eux ne saurait être approfondi, d'autant que la plupart des chapitres reproduisent le texte de conférences publiques ou d'articles d'Encyclopédies.

J. Marouzeau.

M. van den Bruwaene, *Études sur Cicéron* : Bruxelles, l'Édition universelle, sans date (1946), 112 pages.

« Il était spirituel et sensible, homme d'État malhabile, juriste médiocre, artiste admirable », écrivait naguère de Cicéron M. Piganiol (*Conquête romaine*, p. 383). M. van den Bruwaene ne serait guère disposé, quant à lui, à souscrire à ce que ce jugement contient de sévère. Cicéron lui apparaît, en effet, « sous l'aspect d'un génie singulièrement vigoureux, tant en matière de droit que de politique que d'art oratoire ». Ce petit volume, recueil de conférences, prend à tâche de nous en convaincre. Tout d'abord, sous le titre *La dot de Térentia*, l'auteur expose avec précision et clarté la position juridique de Cicéron après son divorce et son second mariage, qu'un nouveau divorce devait suivre bientôt, alors que ses affaires privées n'étaient guère moins difficiles que celles de la République et qu'il se trouvait dans la pénible obligation de rembourser la dot de Térentia, puis celle de Publilia. La seconde étude, *Les édits et le bon droit dans la pratique de Cicéron*, montre, à l'occasion de deux cas précis, l'idée que se faisait Cicéron de l'*aequum*. Ensuite, reprenant la question si controversée de la conception du *princeps* chez Cicéron, M. van den Bruwaene, sans apporter grande nouveauté, montre tout ce que l'auteur du *De re publica* doit aux doctrines de Polybe, voire de Panétius, ainsi qu'à l'expérience politique de Scipion Émilien. Le volume se termine par un parallèle entre Démosthène et Cicéron, où sont relevées les analogies frappantes que présentent les carrières des deux grands orateurs. Une comparaison du rythme oratoire dans les exordes de la première *Philippique* démosthénienne et de la première *Philippique* cicéronienne permet à l'auteur d'affirmer que le titre a été inspiré à Cicéron « plus par le désir d'une imitation de genre que par la similitude du personnage à combattre ». Enfin, poursuivant la comparaison,

M. van den Bruwaene reconnaît à Cicéron une grande supériorité de culture, spécialement de culture philosophique. Démosthène, dont l'éducation première avait été fort incomplète et qui, à travers son maître Isée, se rattachait à Isocrate, n'était capable que de « conceptions philosophiques très confuses ».

Si l'auteur n'emporte pas toujours la conviction, il intéresse et retient par sa profonde connaissance des sujets qu'il traite et la sincérité de son enthousiasme.

André Boulanger.

Dag Norberg, *L'Olympionique, le poète et leur renom éternel. Contribution à l'étude de l'Ode I, 1, d'Horace* : Uppsala, Lundequistska Bokhandeln, & Leipzig, Harrassowitz, 42 pages. (Uppsala Universitets Årsskrift, 1945 : 6.)

M. Dag Norberg, que ses travaux sur le latin de basse époque ont signalé à l'attention des philologues, s'est attaché dans cette étude à donner à l'Ode qui ouvre le recueil des Carmina un intérêt et une portée plus considérables qu'on n'est généralement porté à le faire. Il se refuse à admettre, comme certains commentateurs l'ont proposé, qu'Horace, à la fin de cette ode, ait plaisanté ses propres ambitions poétiques et même qu'il ait donné à l'expression *puluerem collegisse* une valeur dédaigneuse à l'égard du vainqueur olympique. M. Norberg montre qu'Horace est profondément convaincu de la dignité de son art : la place qu'il a assignée à ce poème en tête des odes n'est pas compatible avec une interprétation ironique. Allant plus loin, il pense que, dans cette ode, Horace, s'inspirant de Pindare, met sur le même rang l'olympionique et le poète et que, suivant une doctrine stoïcienne et dépassant Pindare qui ignore la divinisation des héros terrestres, il va jusqu'à leur conférer l'immortalité.

Cette interprétation ingénieuse, soutenue avec beaucoup de talent et d'érudition, se heurte, à mon avis, à deux difficultés : 1° Le lien du poète et de l'olympionique ne me paraît pas très étroit. Le *me*, placé en tête du vers 29, oppose l'activité poétique d'Horace à toutes les autres activités humaines passées en revue dans les vers qui précèdent, sans en excepter la victoire au cirque. — 2° Ce n'est pas l'exercice de la poésie en tant que telle qui élèvera Horace jusqu'aux constellations célestes, c'est la faveur dont l'honorera Mécène s'il le met au nombre des poètes lyriques. Invocation et hommage à Mécène, telle est la raison de la place éminente qu'occupe ce poème.

G. Gougenheim.

Fr. Stoessl, *Der Tod des Herakles, Arbeitsweise und Formen der antiken Sagendichtung* : Zürich, Rhein-Verlag, 1945, 128 pages.

M. Stoessl a visé par son étude sur la mort d'Héraklès dans les littératures anciennes des conclusions de portée générale, qui touchent l'utilisation des mythes. Je crains qu'elles ne nous apprennent rien de bien inattendu. Les onze procédés, qui reviennent sans cesse chez les différents auteurs, depuis l'introduction de personnages nouveaux jusqu'à l'appel fait à des sources secondaires à côté des sources principales, ne sont point ignorés (p. 127). Plus intéressant est peut-être ce qui est dit des marques auxquelles on reconnaît qu'une poésie nous offre de la légende une version transformée : allure inégale du rythme du récit dans la présentation (ce qui est détaillé est la création originale du poète, ce qui est sommaire remonte à la source) — l'importance reconnue aux événements dépend des desseins particuliers de chaque auteur, qui met l'accent sur ce qui en soi est insignifiant et réciproquement ; — présence de doublets et de rudiments (ces rudiments sur lesquels insistait volontiers Th. Zieliński).

Plus que par les conclusions générales, l'étude de M. Stoessl m'a intéressé — et très vivement — par l'histoire même de la légende, qu'il nous est donné de suivre depuis Homère jusqu'à Sénèque dans tous les genres littéraires de l'Antiquité. Elle débouche dans la littérature latine avec les deux derniers chapitres qui concernent les *Héroïdes* et les *Métamorphoses* (ch. VIII et IX) d'Ovide d'une part, l'*Hercule sur l'Oeta* de Sénèque d'autre part. Ovide écrit en marge des *Trachiniennes* de Sophocle ; mais sa façon de traiter la matière varie selon le genre : lettre ou récit épique. Dans les *Héroïdes*, il fait ressortir le changement brutal dans les sentiments produit chez Déjanire par l'annonce que la tunique fatale entraîne la mort d'Hercule. Dans les *Métamorphoses*, l'humour et le familier vont jusqu'à lui faire imaginer sur le bûcher de l'Oeta Hercule s'installant comme sur un lit de festin. (J'ajouterais ici : un humour et un familier assez grandioses, comparables à telles familiarités de la *Légende des siècles* : c'est du meilleur baroque.)

Le chapitre consacré à l'*Hercule sur l'Oeta* témoigne du renouveau d'intérêt pour le théâtre de Sénèque. M. Stoessl le fait dater chez les érudits d'un essai de M. O. Regenbogen, mais certains de nos écrivains l'ont aussi manifesté en France. M. Stoessl démontre la dépendance par rapport aux *Trachiniennes* d'une façon originale et probante : non par les concordances, mais par toutes les omissions, les incohérences, les allusions inexpliquées qui permettent à partir de Sénèque de reconstituer un modèle où l'on reconnaît après coup la tragédie de Sophocle.

Ce qui me frappe, c'est que plus d'une fois, là où l'on se tait chez Sophocle, on parle chez Ovide et chez Sénèque. Influence manifeste de la rhétorique. Nous préférons Sophocle. Mais il n'y a pas chez Ovide et chez Sénèque seulement le désir fâcheux des effets oratoires. Il y a aussi le sens lyrique de la passion, une technique qui rappelle l'opéra, où le silence n'est pas de mise. Peut-être aussi faut-il reconnaître une volonté loyale de ne pas escamoter l'expression de situations difficiles ou de sentiments complexes. Car la rhétorique n'a pas que des effets nocifs. Il n'y a pas que de l'indiscrétion, il y a aussi parfois quelque courage, fût-il téméraire et même un peu naïf, à soulever le voile fameux par lequel Timanthe avait caché le visage d'Agamemnon dans le Sacrifice d'Iphigénie. A ce souci d'extériorisation psychologique, je rattacherais par quelque lien le souci d'extériorisation dramatique qui fait mettre sur la scène par le tragique romain des faits simplement racontés par le grec, faits propres à frapper l'imagination, pompeux ou terribles.

Avec Sénèque, remarque Stoessl, la légende remonte dans la sphère de l'héroïque et du surhumain. Et de même la tragédie a repris sa grandeur. Cela définit l'importance de Sénèque dans la littérature universelle. Mais la cause? Moins évidemment la rhétorique que la conception stoïcienne de la volonté et de la mort. M. Stoessl a écrit de très belles pages sur l'idée de la mort dans l'*Hercule sur l'Oeta*, et d'une façon générale ses analyses littéraires captivent par leur force et par leur sûreté.

Pierre BOYANCÉ.

Gilles QUISPEL, *De bronnen van Tertullianus Adversus Marcionem* : Diss. Leyde, 1943, 1 vol. in-8°, 148 pages. — Pieter STEUR, *Het Karakter van Hieronymus van Stridon, bestudeerd in zijn brieven* : Nimègue-Utrecht, 1945, 1 vol. in-8°, 234 pages.

Les Hollandais ont courageusement travaillé pendant la guerre, en dépit des bombes et de l'occupation ennemie. On trouvera dans le *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, nouvelle série, t. I (1946), p. 106-118, un aperçu bibliographique de cette production, particulièrement abondante dans le domaine des études classiques. Les circonstances ont voulu, malheureusement, que ces travaux, écrits en hollandais, n'offrent même pas, à ceux qui ignorent cette langue, le secours d'un résumé en anglais, en allemand, en français... ou en latin.

M. Quispel étudie les trois éditions successives de l'*Adversus Marcionem* de Tertullien et détermine les sources des différents livres. Sa méthode paraît la meilleure méthode possible en ce genre de recherches, celle des parallèles textuels : très nombreuses citations, disposées sur deux colonnes ; emploi de caractères gras, italiques ou espacés pour

mettre en relief les reprises verbales ou les parentés d'expression. Cette méthode s'oppose aux excès de la *Quellenforschung*, telle qu'elle a été longtemps pratiquée ; elle est susceptible de fournir des résultats positifs, surtout lorsqu'elle s'applique à des œuvres *savantes*, comme sont celles de Tertullien. Voici les conclusions de M. Quispel : le premier livre a pour source Irénée ; le livre II a pour source l'*Adversus Marcionem* perdu de Théophile d'Antioche ; les sources du troisième livre sont Justin, *Dialogue avec Tryphon*, et Irénée ; ce livre III doit être lui-même la source de développements similaires dans la seconde partie de l'*Adversus Iudaeos* de Tertullien. Le livre IV, et lui seul, utilise les *Antithèses* de Marcion (c'est l'occasion pour l'auteur de saper la reconstruction doctrinale de cet ouvrage, telle qu'elle avait été tentée par Harnack). Le livre V suppose l'emploi direct par Tertullien d'un texte *grec* marcionitique du Nouveau Testament, qu'il traduit en s'aidant de l'*Afra* (ici encore, prise de position contre Harnack).

Dissertation d'un grand intérêt par la rigueur de la méthode, la clarté de l'exposé, la nouveauté des résultats. Au delà de Tertullien, l'auteur jette un jour nouveau sur Marcion et la littérature qui en découle ; il compromet sérieusement plusieurs thèses de Harnack.

— Le livre de M. Steur sur le caractère de saint Jérôme, tel que nous le révèle sa correspondance, est d'une toute autre méthode. Il découpe la vie de saint Jérôme en tranches successives : origines, période des voyages, séjour à Rome, à Bethléem, dernières années ; pour chaque tranche, il examine quatre chefs principaux : sa santé, sa vie matérielle, sa vie culturelle, son attitude à l'égard de la société. Chaque phrase des *Lettres* qui peut entrer dans ce schéma est affectée d'un coefficient sentimental (joie-tristesse ; sympathie-antipathie ; etc...), qui en modifie la valeur. Les divisions et subdivisions se multiplient à l'infini ; elles permettent finalement à l'auteur de dresser d'impressionnants tableaux statistiques (p. 152, 216).

Tout cet appareil scientifique fera peut-être la joie des « caractérologues ». Était-il nécessaire pour conclure que saint Jérôme est une forte personnalité? Une telle intrusion de l' « esprit de géométrie » dans le domaine de l'analyse psychologique ne peut que surprendre, voire scandaliser tout ami des bonnes lettres. On soupçonnera derrière cette façade moderne un retour aux méthodes fâcheuses de la vieille scolastique.

Pierre COURCELLE.

G. DE PLINVAL, *Pélage, ses écrits, sa vie et sa réforme. Étude d'histoire littéraire et religieuse* : Lausanne, Payot, 1943, 430 pages.

L'angle sous lequel l'auteur désire nous faire connaître Pélage est tout

à fait nouveau. Il n'existait d'ouvrages d'ensemble que sur l'hérésie pélagienne, connue principalement par ses adversaires : les théologiens catholiques. Il est d'une saine méthode (mais combien plus délicat !) de présenter au contraire l'homme lui-même d'après ses propres écrits. M. de Plinval nous fait découvrir, sous l'hérésiarque voué à l'anathème, un chrétien d'une grande ferveur, ami de l'ascétisme, prêt à la conciliation pour rester dans l'orthodoxie, mais compromis par un disciple fanatique et poursuivi de haines tenaces.

Un si bel édifice pourrait sembler à première vue bâti sur le sable. Il suppose que l'on se rallie aux conclusions — déjà exposées par l'auteur dans de précédents articles — selon lesquelles vingt-deux écrits de Pélage seraient conservés (voir la liste, p. 44), et non pas seulement trois, qui sont hors de discussion. Or, ces conclusions n'ont pas été admises unanimement. Kirmer, en particulier, revendique pour Fastidius la plupart de ces œuvres. On éprouve un certain malaise à voir M. de Plinval lui-même hésiter à grossir encore sa liste, sans raison décisive pour ne pas le faire, et admettre, inversement, l'authenticité du *De indurationе* « parce que toute autre attribution nous a paru difficilement soutenable » (p. 43). A la vérité, le fait d'être réduit aux seuls critères internes justifie bien des doutes. Que ces écrits constituent un ensemble pélagien, qui le nie? Que les différences de l'un à l'autre puissent s'expliquer suffisamment par l'évolution et les repentirs de la pensée de Pélage (p. 37), on le concéderait volontiers ; encore aimerait-on voir mieux préciser leur chronologie relative. Mais quel parallèle textuel, si littéral soit-il, prouvera que les textes rapprochés sont du maître, et non l'un du maître, l'autre d'un disciple qui l'imite ou le copie servilement? Pour décider, on est réduit à l'impression subjective, à l'appréciation littéraire, du moins tant que des données plus sûres n'auront pas été produites, en un classement systématique, par l'*essai sur le style et la langue de Pélage* que promet M. de Plinval.

Ces réserves n'empêchent que l'entreprise hardie de l'auteur ne soit viable. Même si l'on persistait à contester l'attribution à Pélage de tel ou tel des vingt-deux écrits (celui-ci ne déclinait-il pas déjà la responsabilité de plusieurs œuvres qu'on lui attribuait de son vivant?), l'inspirateur, sinon l'auteur, unique, est Pélage ; ces écrits forment un ensemble suffisamment homogène pour qu'apparaisse sa puissante figure.

Sans doute, les origines de Pélage restent fort mal connues. M. de Plinval n'en prétend fournir qu'une image plausible et n'a pas de peine à abattre les hypothèses saugrenues qui avaient été émises sur ses ascendances irlandaises et l'influence de la théologie druidique sur sa pensée. Une subtile conjecture permet peut-être d'identifier avec Pélage, récemment établi à Rome, le jeune autodidacte qui refusait de

prendre parti pour l'une des deux thèses extrêmes de Jovinien et de saint Jérôme (cf. sa *Lettre L à Domnion*). Il est difficile aussi de faire l'inventaire de la culture de Pélage, car il n'aime pas les citations. Il semble mépriser les classiques : s'il lui arrive, exceptionnellement, de citer un vers de Virgile, c'est parce qu'il écrit à une jeune fille de la meilleure société, cette Démétriade, à l'éducation religieuse de laquelle Jérôme et Augustin s'intéressèrent également dans des lettres d'une haute tenue littéraire (et l'on notera que la citation de l'*Énéide*, II, 369, avait été déjà faite, à propos des invasions barbares, par Jérôme, *Lettre LX*, 16, *P. L.*, t. XXII, 600). En ce qui concerne sa culture sacrée, le style de Pélage suppose une lecture assidue de saint Cyprien ; ses idées sur la Grâce, une méditation des quatre derniers livres des *Institutions* de Lactance. Des Grecs, il n'a lu que quelques ouvrages déjà traduits. De saint Ambroise, il connaît au moins le *Commentaire sur Luc*, mais critique sa méthode d'interprétation allégorique. C'est l'*Ambrosiaster* qui semble avoir exercé sur lui la plus grande influence, quoiqu'il ne partage pas toutes ses vues. Quant à la Bible, Pélage la cite dans une version préhiéronymienne, mais il tient compte aussi des leçons de la *Vulgate* ; un utile tableau des passages qu'il préférait nous est fourni p. 94 ; Pélage les avait réunis dans un recueil perdu de *Testimonia* ; ils reviennent sans cesse dans l'ensemble des écrits pélagiens.

L'exposé des idées du temps (chap. IV) fait, comme l'inventaire de ses lectures, surtout ressortir l'originalité de Pélage, laïque au tempérament robuste, à la foi agissante, à la morale austère, qui ne s'attarde pas aux problèmes rebattus et redoute l'extension numérique de l'Église au détriment de la qualité des baptisés. Nul doute que l'étude littéraire de la personnalité de Pélage n'aide puissamment à expliquer l'élaboration de sa doctrine.

Son *Commentaire des Épîtres de Paul* témoigne d'une grande force dans la pensée et de sobriété dans l'expression. Mais on l'y voit déjà édulcorer les enseignements de l'Apôtre, dès que celui-ci parle de la corruption naturelle de l'homme et de la faiblesse de sa volonté. C'est que la morale pélagienne est fondée sur la force héroïque du vouloir humain : elle ne craint pas de préconiser le renoncement aux richesses, jusqu'à bannir toute institution judiciaire, le divorce pieux, même s'il se généralise au point de provoquer l'extinction de la race.

Ces idées finirent par cristalliser en un système, quand Pélage eut fait de fervents disciples, et elles se répandirent très vite, surtout en Gaule, comme paraît l'attester le *Carmen de Prouidentia diuina* (cf. p. 241 et 404 ; on aimerait pourtant une réfutation en règle des arguments de Manitius et de Valentin en faveur de l'attribution à Prosper d'Aquitaine). Considérer l'ascète chrétien comme un athlète sûr de ses forces n'allait

pas sans témérité : c'était nier la doctrine d'un péché de naissance, l'invincibilité de la concupiscence, le caractère *actuel* de la Grâce divine. Si l'homme est capable de vivre sans péché (théorie de l'*impeccantia*), le baptême n'est plus une condition indispensable de salut ; la possibilité d'une sainteté naturelle « évacue » le mystère de la Rédemption. Les notions d'humilité, de repentir, l'appel au secours par la prière n'ont plus de sens dans cette morale de l'honneur.

C'est en Afrique surtout que la doctrine parut provocante, lorsque Célestius nia que le baptême des enfants eût lieu en rémission des péchés. Augustin la réfute gravement. Orose et Jérôme, en Orient, s'en prennent à Pélage lui-même. Le premier avec son ardeur juvénile, le second avec un entêtement de vieux docteur, réclament sa condamnation, en présentant sa pensée sous le jour le plus défavorable. Non sans beaucoup de verve, M. de Plinval montre le caractère passionné de leurs accusations, décrit leurs méthodes de polémique, narre les péripéties de l'acquittement au concile de Diospolis, de la condamnation à Rome par Innocent, de la réhabilitation par Zosime, de la répression définitive par le pouvoir séculier, à la suite d'une intervention des Africains auprès de la cour de Ravenne.

Sans s'en tenir strictement à sa gageure primitive, l'auteur étudie aussi les destins de la réforme pélagienne en Italie et en Aquitaine gothique, alors même que son fondateur a disparu. Il marque fort bien comment le succès du pélagianisme s'explique par l'affaiblissement du pouvoir central, à telle date ou dans telle province : il eût peut-être convenu de souligner aussi que la condamnation de l'an 418 coïncide avec le moment où l'Empire semble, par une erreur de perspective qui fut générale, avoir triomphé de tous les périls (voir, par exemple, le poème de Rutilius Namatianus, la conclusion de l'*Histoire* d'Orose, le diptyque de Constance). L'exposé des faits d'histoire ecclésiastique nuit peut-être à l'unité de l'ouvrage, mais fournit à l'auteur l'occasion de porter un jugement original sur Julien d'Eclane. Jugement très sévère : cet helléniste si cultivé ne serait pas intelligent ; il ne serait pas davantage le hardi rationaliste que d'autres ont prisé en lui ; il est injuste en taxant Augustin de manichéisme ; il n'a pas l'ampleur de vues ni la sérénité d'un Pélage. J'avouerai pourtant que Julien ne m'en paraît pas moins un esprit très moderne, ne fût-ce que par son analyse psychologique de la notion de *libido*. Il eût été prudent, pour le juger d'une façon définitive, de ne pas s'en tenir aux répliques de saint Augustin, et de faire entrer en ligne de compte les commentaires exégétiques dont Julien a enrichi les lettres latines.

Le problème de la Nature et de la Grâce est toujours brûlant après des siècles, car il touche au problème du rationalisme et du christia-

nisme. Il n'est pas douteux que les jugements de M. de Plinval, indulgent pour Pélage, hostile à Julien, ne suscitent mainte controverse, quoiqu'ils soient fortement motivés. Les purs historiens relèveront parfois une inexactitude de détail. Est-il vrai, par exemple, que Démétriade « ne connut que par ouï-dire les phases désolantes du pillage de Rome » (p. 242)? Il ressort de la *Lettre CXXX* de Jérôme (5 et 7, *P. L.*, t. XXII, 1109 et 1112) qu'elle faillit être violée lors du sac d'Alaric et s'enfuit sur une barque alors que les ruines étaient encore fumantes ; du reste, sa grand'mère Anicia Proba était aussi à Rome à ce moment (cf. Procope, *Bell. Vand.*, I, 2). Le latiniste regrettera surtout les nombreuses fautes (toutes d'impression?) dont sont émaillés les textes allégués en note (p. 55, n. 1 corpulentem ; n. 2 test*i*tudineo (deux fois) ; p. 57, n. 2 Brit*t*anorum ; p. 63, n. 3, et 102, n. 4 Rutilius Numatianus ; p. 152, n. 3 adhor*tus*, derel*in*querimus ; p. 159, l. 2 Thérésia ; p. 181, n. 4 uideamu*s* ; p. 213, n. 2 patron*em* ; p. 220, n. 2 bestiorum ; p. 221, n. 3 sententi*um* ; p. 247, n. 2 oculas ; p. 379, n. 4 Liber de dogmat*is*, etc...). Mais, pour l'historien de la littérature ou des idées, pour tout lecteur cultivé, c'est un vif plaisir de voir ressusciter, en un style si alerte, la figure d'un penseur de qualité, dont les œuvres avaient franchi les siècles sous le couvert de l'anonymat ou d'une identité fausse.

Pierre COURCELLE.

Sister Mary Magdeleine MULLER, *The vocabulary of Pope St. Leo the Great* : The Catholic University of America Patristic Studies, vol. LXVII, Washington, The Catholic University of America Press, 1943, XVIII et 269 pages.

Le pape Léon le Grand est moins un écrivain original qu'un représentant de la langue parlée et écrite à Rome au v^e^ siècle par un chrétien, prédicateur et homme d'église. Comme, au surplus, son temps n'est pas une période de grande activité créatrice dans le domaine du vocabulaire, nous ne pouvons nous attendre à trouver dans cette étude beaucoup de nouveau, étant donné surtout la manière dont elle est conçue. L'auteur déclare avoir suivi la méthode généralement adoptée dans les travaux similaires appartenant à la même collection, méthode à laquelle cependant de légitimes critiques ont été souvent adressées, ici ou ailleurs.

L'ouvrage se présente comme un simple recueil de fiches réparties en cinq groupes : mots du latin tardif (classés d'après les catégories grammaticales), mots ayant changé de sens, mots rares avant le latin tardif, termes proprement ecclésiastiques, titres d'honneur. Ce sont les études de sémantique qui, chez les auteurs chrétiens, présentent le plus d'inté-

rêt : or, la seconde partie, qui traite de ces questions, est bien décevante. La classification des changements de signification : réaction étymologique, restriction, élargissement, etc..., constitue un cadre artificiel qui ne rend pas suffisamment compte des valeurs nouvelles prises par les mots, de l'importance, par exemple, d'un adjectif comme *fraternus* (p. 106) dans la langue chrétienne. D'autre part, on souhaiterait souvent des précisions qui font défaut. Ainsi le mot *confessor* est défini simplement (p. 12) : « confesseur de la foi ». Or, si l'on se reporte aux textes indiqués, on constate que la signification du mot n'est pas identique partout. Tandis que, dans les trois premiers textes, elle se rattache nettement à l'un des sens bibliques du verbe *confiteri* (confesser le Christ, proclamer la foi en sa divinité), dans d'autres cas, c'est le terme consacré par l'Église, pour désigner, en les distinguant des martyrs, ceux qui ont été persécutés pour leur foi sans aller jusqu'à subir la mort. Enfin, il est probable que, dans un ou deux textes, il a l'acception, alors nouvelle, qu'il gardera définitivement dans la langue chrétienne, où il s'applique à tous les saints qui ne sont pas martyrs. Ces nuances ne sont pas négligeables et correspondent à des conditions historiques différentes : ère de persécution ou ère de paix pour le christianisme. Mais des considérations de ce genre sont totalement absentes de ce travail.

Un des inconvénients qu'il présente, c'est encore d'isoler le mot, alors que, dans l'étude du langage, il y a lieu de faire une place importante aux groupes de mots formant un tout que l'esprit ne décompose pas. Parmi les noms dont le sens s'est restreint, l'auteur cite *opera* (p. 100), mais les deux exemples qui viennent à l'appui contiennent, le premier, l'expression *opera pietatis*, le second, *opera diaboli*. Ce qui mérite attention ici, ce n'est pas tant le mot *opera* lui-même que les deux expressions proprement chrétiennes : *opera pietatis* pour désigner les œuvres de charité, *opera diaboli* pour désigner le péché. La quatrième partie, qui étudie les termes ecclésiastiques, remédie un peu, il est vrai, à ce morcellement en rassemblant autour de quelques idées centrales : Dieu, l'Église, la vie chrétienne, les expressions les plus usuelles. Mais, ici encore, il faut nous contenter d'une simple énumération, alors que nous aimerions distinguer, des formules d'origine biblique ou liturgique, ce qui est personnel au pape Léon.

Après une récapitulation d'un caractère uniquement statistique, les conclusions de l'auteur tiennent en une demi-page. Léon le Grand n'est pas un novateur : il n'a eu qu'à recueillir le fruit du travail de ses prédécesseurs, de Tertullien à Augustin. Comme les grands écrivains chrétiens dont il dépend, Ambroise, Jérôme, Augustin, il est un représentant de la tradition cicéronienne. Soit, mais faut-il, pour le prouver, faire état de mots tels que *operarius* qui se rencontre, il est vrai, chez Cicéron,

mais dont l'emploi figuré qu'en fait Léon (*in dominico agro cuius operarii sumus...*) s'explique évidemment par l'influence de textes bibliques comme *Matt.* 9, 37, et non par celle de l'auteur profane?

Le dépouillement des textes étudiés a été fait consciencieusement, mais on souhaiterait que ce travail trop mécanique fût vivifié par une méthode moins formelle et répondant mieux aux exigences de la linguistique moderne.

H. PÉTRÉ.

Éditions et critique des textes.

Collection Guillaume Budé.

Tite-Live, Histoire romaine, t. IV, livre IV, texte établi par J. BAYET, traduit par G. BAILLET : 1946, 158 doubles pages, 125 francs.

Avec une belle régularité, cette édition progresse, nous offrant, outre un texte soigneusement établi et traduit avec méthode, des notes aussi nombreuses que le permet la disposition typographique, et un commentaire précieux rejeté en Appendice. Les notes sont succinctes, rédigées en style aussi algébrique que possible, réduites souvent aux références indispensables. L'Appendice est fait de plusieurs parties. En effet, ce livre IV pose des problèmes très divers. Comme le remarque M. J. Bayet, il est conçu sur le modèle annalistique, manquant de centre d'intérêt et d'unité formelle. « Aussi doit-il se lire, pour ainsi dire parler, entre les lignes. » C'est dans ce sens qu'est orienté un commentaire de plus de cinquante pages, sous les titres : Politique extérieure et politique intérieure. — Inquiétude chronologique et remaniements. — Le problème du « conubium » entre le patriciat et la plèbe. — Origines et portée du tribunat consulaire. — Les tribuns de la plèbe et le sénat. — Il appartient à l'historien d'apprécier la valeur de ces monographies. En tant que philologue et usager de la Collection, je tiens à dire l'intérêt que présentent de tels compléments d'édition, sous forme d'Introduction ou d'Appendice, et le désir qu'éprouvent tous les consultants d'en voir généraliser l'usage.

— *Prudence, II, Apothéosis, Hamartigénie*, texte établi et traduit par M. LAVARENNE : 1945, 81 doubles pages, 70 francs.

Contraste avec l'ouvrage précédent. Celui-ci ne présente en bas de page que des notes rarissimes, en appendice qu'une demi-douzaine de pages de Notes complémentaires, dont la plupart ne visent qu'à éclairer le sens, et en introduction qu'une dizaine de pages de contenu assez général, qui ne prétendent expliquer ni la forme littéraire, ni les aspects de la langue, ni la métrique ; au pied du texte, un jeu de références à des